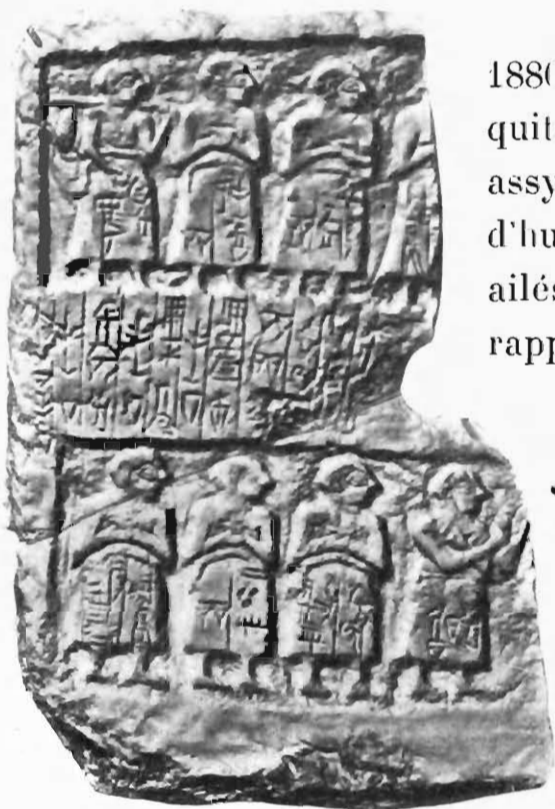


# LES SUMÉRIENS DE LA CHALDÉE

D'APRÈS LES MONUMENTS DU LOUVRE

---



Le promeneur qui entrait au Louvre vers 1880 pour y visiter le département des antiquités orientales y trouvait la grande salle assyrienne telle qu'elle existe encore aujourd'hui, avec le beau décor des quatre taureaux ailés et des grands bas-reliefs de Khorsabad rapportés par Botta en 1847. Dans le fond s'ouvrait la salle du sarcophage d'Esh-mounazar, donné par le duc de Luynes en 1856, puis, à droite du grand escalier, la galerie des sarcophages phéniciens de la mission Renan, la salle judaïque, avec les « tombeaux des Rois » et autres monuments de Palestine retrouvés par M. de Sauley, enfin la célèbre stèle de Méša, découverte par

M. Clermont-Ganneau, et la nombreuse collection des stèles néo-puniques. Lorsque, revenant sur ses pas, il entrait à gauche de l'escalier dans la salle phénicienne et chypriote, il y voyait le colossal vase d'Amathonte et la riche série des statues de Chypre dues aux recherches de MM. de Vogüé, Duthoit, Guillaume Rey, unies aux antiquités phéniciennes de la mission Renan. Quand il avait fait le tour de ces quatre salles, il connaissait toute la collection asiatique du Louvre.

Trente ans se sont écoulés. Quel gain le temps a-t-il apporté à notre

collection? Le conservateur en chef, M. Heuzey, qui y a passé la partie la plus laborieuse et la plus féconde de sa carrière, peut, au moment où il vient de quitter le Louvre, jeter un coup d'œil en arrière et regarder avec satisfaction l'œuvre accomplie; sous son administration, le département des antiquités orientales a traversé une période remarquablement heureuse. S'il avait été seulement servi par les circonstances, on n'aurait qu'à le féliciter d'avoir vu entrer au Louvre tant de richesses scientifiques. Mais ceux qui connaissent son œuvre ne peuvent taire la part active qu'il a prise lui-même à tous ces apports. Sans lui et sans son intervention auprès d'un ministre éclairé, la collection de Sarzec tout entière risquait de passer à l'étranger. Sans lui et sans ses efforts incessants auprès des autorités compétentes, en France et à l'étranger, la mission de Tello aurait dû renoncer depuis longtemps à poursuivre ses recherches dans un pays si lointain et si dangereux. Sans ses voyages à Constantinople, où sa diplomatie avait su nouer de fortes amitiés, nos vitrines ne posséderaient pas la moitié des objets qui y sont rassemblés.

Pour évaluer d'ensemble l'importance matérielle de ces accroissements, il suffira de dire que quatre nouvelles salles ont été ouvertes, trois au premier étage, derrière la colonnade, et une auprès du guichet sud du Carrousel, doublant ainsi le total de la superficie ancienne. Mais le gain scientifique est plus considérable encore que le gain numérique. Des peuples inconnus, des villes, de longues dynasties de rois rentrent en pleine lumière. Les bornes de l'histoire sont reculées de plus de vingt siècles en arrière. Les fouilles de M. de Sarzec et du commandant Cros en Mésopotamie, de M. et de M<sup>me</sup> Dieulafoy, puis de M. J. de Morgan en Perse, ont fait du Louvre le premier musée du monde pour la haute antiquité asiatique. Il y a trente ans, pour compléter nos séries, nous devions emprunter au British Museum quelques moulages de sa magnifique collection de bas-reliefs assyriens; les rôles sont retournés aujourd'hui et l'on voit actuellement au musée de Londres des reproductions en plâtre de nos plus importants monuments chaldéens. En effet, pour qui veut connaître l'histoire orientale, les monuments assyriens ne suffisent plus; même la période des premières dynasties babyloniennes est dépassée. Par delà le second millénaire qui précède notre ère, nous remontons jusqu'à ces lointains et mystérieux immigrants, les Sumériens qui, les premiers, avant

même l'apparition des Sémites, s'installèrent à l'embouchure du Tigre et de l'Euphrate, près des rivages du golfe Persique, et y créèrent de toutes pièces une société, un art, une civilisation, d'où le reste devait découler peu à peu, et dont les modernes eux-mêmes, sans le savoir, sont encore en grande partie tributaires.

C'est là l'objet de notre étude. Laisant de côté le détail des fouilles et la description des monuments qui ont déjà été présentés au public, soit dans des ouvrages spéciaux, soit dans des revues d'art<sup>1</sup>, nous nous attacherons à faire connaître ce que représente maintenant à nos yeux le plus ancien monde chaldéen, antérieur à l'arrivée de ces grands conquérants sémitiques dont la Bible évoque si souvent l'image terrifiante.

D'où venaient ces Sumériens? On a pensé qu'ils pouvaient être partis de l'Arabie, vaste réservoir de peuples d'où seraient sortis les Égyptiens eux-mêmes, et on s'expliquerait ainsi certaines analogies curieuses qu'offrent les types, les costumes et les rites religieux des deux peuples<sup>2</sup>. Mais

nous sommes encore très insuffisamment renseignés sur ces questions d'origines, parce que, de part et d'autre, nous avons affaire à des civilisations



FIG. 1. — MASSE D'ARMES DU ROI MÉSILIM.

1. Voici l'indication des ouvrages essentiels à consulter: E. de Sarzec et L. Heuzey, *Découvertes en Chaldée* (en cours de publication depuis 1884; cinq livraisons parues à la librairie Leroux); — Heuzey, *un Palais chaldéen* (Leroux, 1888); *une Villa royale chaldéenne* (Leroux, 1900); *Catologue des Antiquités chaldéennes du musée du Louvre* (Mottroz, 1902); — Fr. Thureau-Dangin, *les Inscriptions de Sumer et d'Abkad* (Leroux, 1905); — E. Pottier, *les Fouilles de Suse par la mission de Morgan* (*Gaz. des Beaux Arts*, 1902, t. XXVIII, p. 17); — *les Nouvelles découvertes de la mission de Morgan* (*ibid.*, 1906, t. XXXV, p. 5); — E. Babelon, *Nouvelles découvertes en Susiane* (*Rev. de l'art ancien et moderne*, 1902, t. XI, p. 297; 1906, t. XIX, p. 177 et p. 265); — J. de Morgan, *les Dernières fouilles de Susiane* (*ibid.*, t. XXIV, p. 401, 1908, et t. XXV, p. 23, 1909).

2. Heuzey, *une Villa royale*, p. 65 et suiv.

non pas naissantes, mais en pleine évolution. L'historien qui remonte le cours des siècles ressemble au voyageur qui escalade une cime avec l'espoir de dominer tout le paysage environnant et qui, derrière cette cime, en découvre une autre. Si haut et si loin qu'on explore le temps, on trouve soit en Égypte, soit en Chaldée, soit dans l'Élam, des sociétés toutes formées, des religions déjà compliquées, et l'homme primitif de ces régions se dérobe encore à nous dans des ombres épaisses. Le préhistorique d'Égypte est rempli d'objets de pierre délicatement taillés et de poteries aux décors symboliques; dès les premières dynasties, les coutumes égyptiennes apparaissent constituées de toutes pièces, comme au temps des Ramsès. Au plus profond du monticule de Suse, M. de Morgan a découvert une céramique si fine et si artistiquement ornée qu'on pourrait la croire sortie des tombes de Crète ou de Mycènes. De même, les coups de sonde jetés dans les plus anciennes couches de la basse Chaldée ont ramené à la lumière des objets qui sont déjà apparentés à l'art et à la religion des Assyriens.

Prenons, par exemple, dans une vitrine du Louvre, la masse d'armes du roi Mésilim, qu'on pourrait appeler le plus ancien sceptre du monde, et dont la date atteint presque trois mille ans avant notre ère<sup>1</sup>. Elle est faite à peu près comme la masse royale que tiennent les monarques de Babylone ou de Ninive à l'époque classique du ix<sup>e</sup> et du viii<sup>e</sup> siècle avant

1. On remarquera une grande différence entre les dates que nous adoptons ici et celles qui sont inscrites sur les cartouches du Louvre. En effet, les chronologies égyptienne et chaldéenne ont fait récemment l'objet d'importants travaux, qui ont eu pour résultat d'abaisser très sensiblement les chiffres anciens (voir le livre d'Ed. Meyer, *Geschichte des Altertums*, 2<sup>e</sup> éd., 1909, t. I, part. 2, p. 17, 28 et suiv., p. 329 et suiv.). Sans entrer dans des détails qui ne peuvent trouver place ici, qu'il suffise de dire que l'ancienne chronologie reposait surtout sur une inscription du roi Nabonid (vers 550 av. J.-C.), déclarant que son ancêtre Naramsin avait régné trois mille deux cents ans avant lui (= 3750 av. J.-C.) et que Hammourabi est antérieur de sept cents ans au roi Bournabourias (= 2080 av. J.-C.). Mais actuellement on dispose d'assez nombreuses listes de rois qui rendent impossible l'intervalle de plus de quinze cents ans à remplir entre Naramsin et Hammourabi. D'autre part, des calculs plus attentifs de la chronologie égyptienne, fondée sur les observations astronomiques notées dans plusieurs textes hiéroglyphiques, ont fait supposer qu'on avait également vieilli de quatorze cents ans (période sothique) les premières dynasties des Pharaons. Or, il y a des synchronismes entre la chronologie égyptienne et la chronologie chaldéenne; le changement de dates pour l'une entraîne le changement de dates pour l'autre. Cet ensemble de remarques a donc conduit M. Ed. Meyer, dont l'avis est partagé par beaucoup d'archéologues, à placer : 1<sup>o</sup> en Égypte, les premières dynasties Thinites vers 3313, l'Ancien Empire vers 2895, le Moyen Empire en 2160, l'invasion des Hyksos de 1680 à 1580, le Nouvel Empire de 1580 à 1100; 2<sup>o</sup> en Chaldée, le roi de Kish, Mésilim, vers 2850, Our-Nina vers 2750, Eannadou vers 2700, Entéména vers 2650, Ourou-kaghina vers 2600, Sargon et Naramsin vers 2500 et 2470, Goudéa vers 2340, Hammourabi vers 1950. Dans l'état actuel de la science, on peut considérer ces dates comme des *minima*.



notre ère, et elle est l'ancêtre des emblèmes que portent encore aujourd'hui les monarques dans leur costume d'apparat ou les massiers dans les cérémonies officielles. Ce sceptre a déjà la signification précise d'un monument héraldique (fig. 1)<sup>1</sup>. Par une série de représentations allégoriques, il exprime le triomphe du roi sur ses ennemis : un aigle à tête de lionne couvre de ses ailes déployées la calotte supérieure, tandis que, sur le pourtour, six lions se poursuivent et se mordent dans une sorte de ronde sans fin. Une inscription, gravée en caractères cunéiformes sur



FIG. 3. — GOND DE PORTE.

le corps de l'un des lions, nous apprend que Mésilim, roi de Kish, constructeur du temple de Nin-Ghirson, a dédié cet objet à son dieu, alors que Lougalsagengour était patési de Lagash. Autrement dit : Kish, ville de Chaldée<sup>2</sup>, était alors la capitale d'un royaume soumis à Mésilim ; ce roi avait des gouverneurs de provinces, des *patésis*, qui administraient pour lui d'autres cités. Il y avait, dans ce royaume, des temples élevés par les ordres du roi, sans doute chef religieux autant que chef civil et militaire, comme le sont

encore aujourd'hui les sultans, et ces temples devaient être riches, puisqu'on

1. *Découvertes en Chaldée*. pl. 11er, n° 2.

2. Nous conservons, pour plus de commodité, les noms usuels de Chaldée, Babylonie, Mésopotamie ; mais il faut bien remarquer que ces termes sont inexacts quand il s'agit de ces hautes époques. Le mot *Chaldée* n'a pas de sens avant le VIII<sup>e</sup> siècle ; il désigne une bande de terrain placée au sud de l'Euphrate, près du Golfe Persique, pays d'origine de la dynastie babylonienne à laquelle appartient Nabuchodonosor. Quand les Grecs furent mis alors en rapport avec ces monarques orientaux, il les appelèrent *Καλδαιοί* (*Chaldéens*). Dans la haute antiquité, la région est divisée en pays d'Akkad au nord et de Sumer au sud. Le mot *Babylonie* n'a pas de sens avant la fondation de la dynastie babylonienne, aux environs de l'an 2000 av. J.-C. Dans les textes cunéiformes, c'est le royaume de *Sinêar* ou *Sanar*. La *Mésopotamie* est aussi un terme grec purement géographique, qui désigne la vaste contrée presque déserte située à l'ouest de Babylone « entre les deux fleuves » ; dans les textes, c'est le pays de *Soubarlou*. De même, on ne doit employer le mot *Perse* que pour désigner le royaume fondé vers la fin du VI<sup>e</sup> siècle ; antérieurement c'est le pays d'*Élam*.

y consacrait de beaux ex-voto sculptés. L'art était assez avancé pour concevoir, sous une forme réelle ou fantastique, les animaux sauvages; il avait créé l'allégorie et la science du blason, telle qu'elle s'est conservée jusqu'à nos jours à travers tout le moyen âge. La technique du sculpteur est



FIG. 4. — TABLETTE GÉNÉALOGIQUE DU ROI OUR-NINA.

déjà savante et raffinée; la composition des lions s'enchaînant les uns aux autres constitue les éléments de la frise classique. Leurs yeux, aujourd'hui vides, devaient être incrustés d'une pâte de couleur; nous savons d'ailleurs, par d'autres preuves nombreuses, que la polychromie par incrustations était fort en usage. Enfin, l'écriture n'est déjà plus hiéroglyphique, mais linéaire, ayant dépassé le stage où l'homme traduit sa pensée par des images dessinées; le système abstrait et conventionnel des cunéiformes est en pleine

vigueur. Voilà ce que nous révèle de prime abord une des plus anciennes pièces de la collection du Louvre, dont la date remonte, au bas mot, aux environs de trois mille ans avant notre ère. N'est-ce pas assez pour nous remplir d'étonnement, pour nous avertir que nous plongeons du premier coup dans la vie d'une race tout à fait civilisée, que nous avons affaire, non pas à des sauvages ni à des primitifs, mais à un peuple de forte culture et d'organisation complexe, assez semblable à ceux de l'antiquité classique ?

Le *Catalogue des Antiquités chaldéennes* de M. Heuzey et son grand ouvrage sur les *Découvertes en Chaldée* permettent de suivre pas à pas, avec des lacunes intermittentes, l'histoire de la petite ville de Lagash (appelée aussi Sirpourla d'après d'autres lectures). Ce site, aujourd'hui complètement désert et envahi par les sables, est nommé Tello par les Arabes, sans doute à cause du principal *tell* ou monticule qui en signale l'emplacement. De là il faut une heure à cheval pour gagner le Chatt-el-Haï, qui s'étend comme un grand canal intermédiaire entre le Tigre et l'Euphrate, à travers la région dangereuse et désolée des Arabes Montéfiks. Trois journées de pénible navigation sur des *kélem* ou mauvaises barques à voiles du pays sont ensuite nécessaires pour atteindre le confluent du Tigre et la ligne des bateaux à vapeur qui descendent à Bassorah. Dans ces conditions, la tâche qui s'impose aux explorateurs, perdus et isolés au milieu de tribus pillardes, obligés à se ravitailler en eau douce, en approvisionnements et en argent à travers ce désert, à exécuter des charrois d'objets lourds dans un pays sans routes, cette tâche est formidable et propre à décourager les plus braves. C'est pourtant là que M. de Sarzec a fait onze campagnes de fouilles, de 1877 à 1900 ; il est mort à la peine en 1901, miné par une maladie de foie et par les fièvres paludéennes, en véritable martyr de la science. Son héroïque femme, M<sup>me</sup> de Sarzec, qui l'avait accompagné dans tous ses voyages, est morte un mois après lui. Son successeur, le commandant Cros, a fait quatre explorations, de 1903 à 1907 ; la nature énergique de cet officier, son habitude du pays, lui ont fait supporter sans graves atteintes des fatigues exceptionnelles. Comme on peut le voir dans une vitrine spéciale du Louvre, ses découvertes complètent très heureusement celles de M. de Sarzec ; enfin sa science topographique lui a permis de faire, sur le terrain, des relevés d'une

grande précision, qui jusqu'alors avaient manqué à la publication scientifique<sup>1</sup>.

Des inscriptions très nombreuses couvrent la plupart des monuments de Tello. Elles ont été déchiffrées d'abord par Amiaud, mort prématurément en 1889, puis par J. Oppert, et enfin par notre jeune collègue M. François Thureau-Dangin, dont les travaux, avec ceux du P. Scheil pour l'épigraphie de la Susiane, l'ont autorité, et qui ont reçu d'un des premiers historiens de l'Allemagne la plus flatteuse des consécérations<sup>2</sup>. C'est à lui surtout que l'on doit une connaissance plus approfondie du peuple sumérien et de sa personnalité distincte de celle des Sémites.

Grâce à cet ensemble de recherches et d'études, où l'on voit que la science française joue un rôle dont nous pouvons être fiers, on arrive à se figurer assez nettement la physionomie d'une petite ville sumérienne entre l'an 3000 et l'an 2000 avant notre ère. Le *tell* principal contenant le palais et toutes les dépendances forme un groupe central ayant un kilomètre de diamètre; d'autres *tells* s'étendent au milieu des marécages à plusieurs kilomètres. La ville était entourée de fortifications en briques crues, avec des murs d'une très forte épaisseur; le palais des gouverneurs formait une terrasse surélevée de douze à quinze mètres qui dominait la ville et les alentours. On en connaît bien le plan (fig. 2)<sup>3</sup>; toutefois, comme la ville a été réoccupée et probablement remaniée vers le second siècle avant notre ère, par un dynaste de Characène nommé Adadnadinakhès, on ne peut pas être sûr que les dispositions intérieures n'aient pas été changées. Mais on est, sans aucun doute, en présence de monuments très anciens, quand on étudie le puits de briques, les bassins et les curieuses constructions qui servaient de greniers d'abondance et d'annexes au palais<sup>4</sup>. Les noms pittoresques que leur donnent les textes, la « maison des fruits », la « maison des dattes », précisent le caractère agricole de ces domaines royaux. On s'imagine ces petits potentats, vivant comme

1. Les cahiers de fouilles du commandant Cros doivent être prochainement publiés, par les soins de M. Heuzey, à la librairie Leroux.

2. Ed. Meyer, *Geschichte des Altertums*, 2<sup>e</sup> édit., t. I, 2, p. 312, 407, 423, 441. « Grundlegend für die älteste Geschichte ist die geniale und tiefdringende Bearbeitung aller älteren historischen Inschriften in Transkription und Uebersetzung durch F. Thureau-Dangin, *les Inscriptions de Sumer et d'Akkad*, 1905. »

3. *Découvertes en Chaldée*, plan A.

4. Heuzey, *une Villa royale*, p. 4, 45, 69, 82.

de gros fermiers sur leurs terres, amassant autour d'eux les provisions et le bétail, employant un grand nombre de serviteurs et d'esclaves. Tous les détails de la construction portent l'empreinte d'une antiquité très primitive; les briques y jouent le rôle principal, généralement gravées au nom du patési, avec une formule de consécration au dieu local. Les gonds des portes sont formés de gros galets arrondis, sur lesquels pivotait une pièce



FIG. 3.  
FIGURINE EN CUIVRE  
AVEC SON  
SUPPORT DE TABLETTE.

de métal qui a creusé dans la pierre une ornière circulaire; on lit tout autour des inscriptions relatant les constructions pieuses du prince et le recommandant à la bienveillance du dieu (fig. 3)<sup>1</sup>.

Jusqu'à présent, le sanctuaire même de Nin-Ghirsou et les chapelles élevées en grand nombre aux autres divinités protectrices ont échappé aux recherches. Mais la quantité d'objets du culte retrouvés dans les tells, en particulier près des deux magasins à provisions, est considérable. Grâce aux inscriptions que portent la plupart d'entre eux, on a pu établir la suite chronologique des princes ou gouverneurs qui se sont succédé à Lagash et suivre en même temps le développement artistique de la civilisation sumérienne.

Du roi Our-Nina, un des plus anciens noms de Tello, nous avons conservé tout un ensemble précieux: des briques primitives bombées et marquées au ponce, des tablettes de fondation, plaques de calcaire ornées de symboles religieux ou héraldiques, l'aigle à tête de lion, les fauves affrontés, le taureau couché, etc., ou montrant dans de véritables tableaux généalogiques le roi accompagné de toute sa famille (fig. 4)<sup>2</sup>; des figurines de cuivre, destinées à être piquées en terre et à soutenir sur leur tête, au moyen d'une sorte d'anneau, une tablette à

1. *Découvertes*, pl. 2<sup>ter</sup>, n° 4.

2. *Ibid.*, pl. 2<sup>bis</sup>, n° 1; voy. aussi pl. 2<sup>ter</sup>, n° 1 (reproduit en tête de notre article).

inscription qui relate les fondations royales (fig. 5<sup>1</sup>); des morceaux de coquilles gravés et découpés, retraçant les traits du roi lui-même, ou bien façonnés en vase, etc.



FIG. 6. — LE DIEU NIN-GIRSOU.

De son petit-fils Eannadou, nous possédons le monument le plus célèbre de la collection, la stèle des Vautours, grand trophée de victoire en forme de borne arrondie par le haut, sur laquelle sont sculptés, dans une série de registres qui ne nous ont pas tous été conservés : 1° un vol de vautours

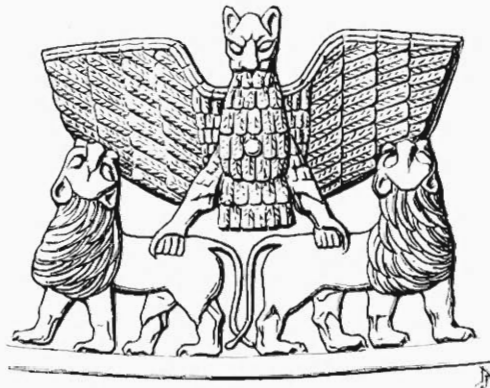
1. *Ibid.*, pl. 2<sup>ter</sup>, n° 3.

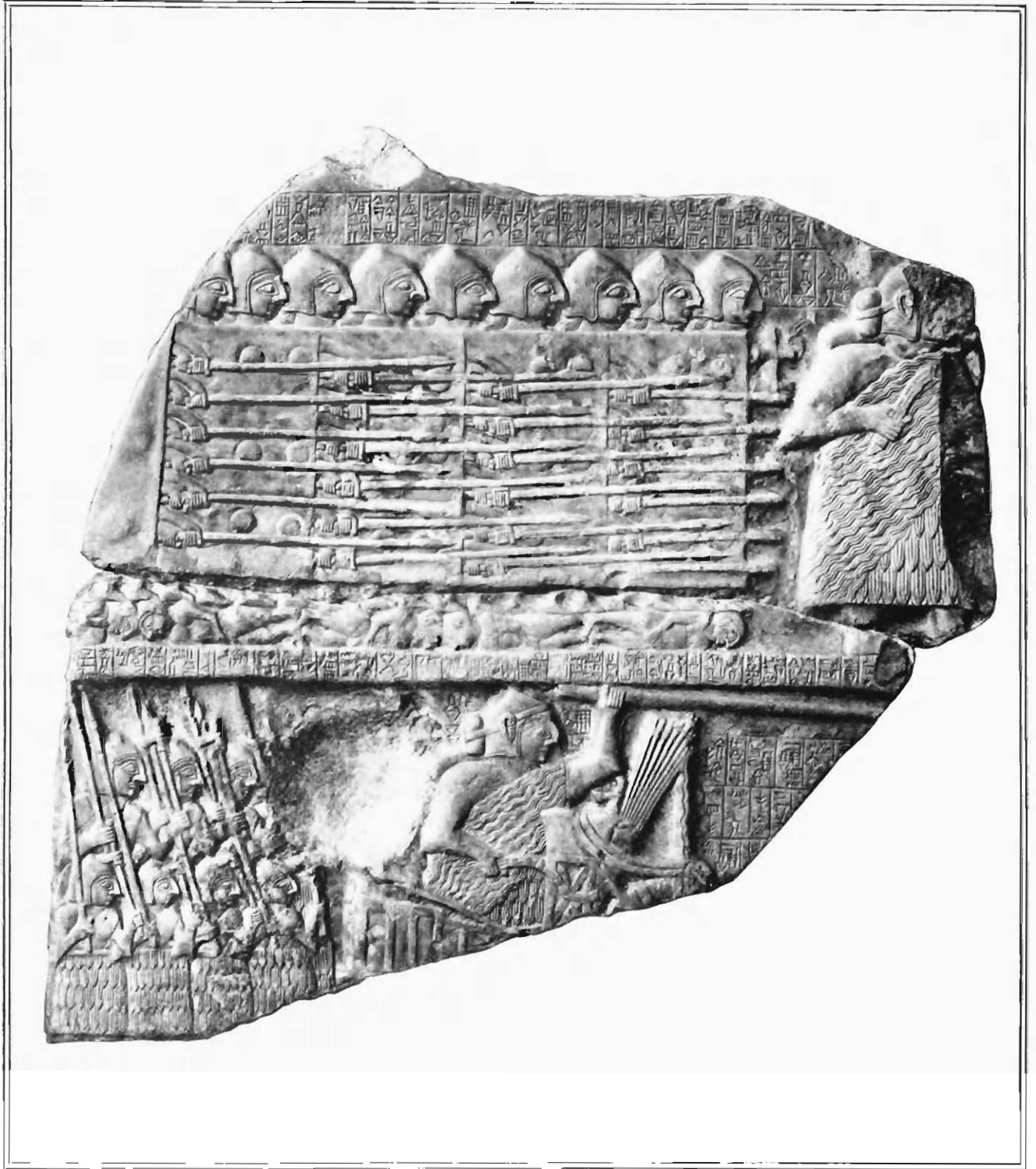
planant dans l'espace et emportant dans leurs serres et dans leurs becs des têtes et des membres humains; 2° l'armée conduite par le roi lui-même et marchant triomphalement sur une litière de cadavres (pl. p. 417)<sup>1</sup>; 3° le combat du roi debout sur son char, suivi de ses troupes, et brandissant une lance qui va percer la tête de son adversaire; 4° l'ensevelissement des morts et le sacrifice pour rendre grâce aux dieux; 5° enfin, sur l'autre face de la stèle, une grande figure du dieu Nin-Ghirsou, tenant la masse d'armes et élevant le symbole héraldique de la ville, l'aigle léontocéphale dressé sur deux fauves, au-dessus d'une nasse de pêcheur contenant des captifs ennemis empilés comme des poissons dans un filet (fig. 6)<sup>2</sup>. L'inscription, qui se loge dans tous les intervalles disponibles, rapporte les longues péripéties d'une lutte avec un peuple voisin, les gens de Gishou. Les mêmes faits de guerre sont racontés avec plus de détails sur deux pierres sacrées en forme de gros galets, qui devaient être déposées dans un temple et constituaient avec d'autres les annales politiques du royaume. Ce sont des pages d'histoire gravées sur pierre qui ont près de cinq mille ans d'existence.

E. POTTIER

(A suivre.)

1. *Ibid.*, pl. 3 bis.
2. *Ibid.*, pl. 4 bis.





L'ARMÉE D'EANNADOU.  
BAS-RELIEF DE CALCAÏRE TROUVÉ A TELLO.  
Musée du Louvre.

